

LES TANNERIES 234 RUE DES PONTS LESTANNERIES.FR
45200 AMILLY

MARIE LELOUCHE

OUT OF SPACES

EXPOSITION
DU 18 DÉCEMBRE 2021
AU 27 FÉVRIER 2022

INFORMATIONS PRATIQUES

02.38.85.28.50
contact-tanneries@amilly45.fr

Ouvert du mercredi au dimanche
de 14h30 à 18h - Entrée libre

Les Tanneries
Centre d'art contemporain
234 rue des Ponts - 45200 Amilly

Adresse postale:
Mairie d'Amilly,
B.P. 909
45200 Amilly Cedex



ACCÈS

• Transports en commun depuis Montargis :
Réseau bus Amelys
Ligne 5 Mirabeau < > Hôpital / Arrêt Tanneries

• Par le train depuis Paris
Ligne TER Paris - Nevers
au départ de la Gare de Paris Bercy.
Ligne Transilien Paris - Montargis
au départ de la Gare de Lyon.
Arrêt gare de Montargis

• Par la route depuis Paris
A6 direction Lyon, puis A77. Montargis, sortie D943
Amilly Centre.



L'extrait de fiction littéraire écrite par Marie Lelouche et proposé pour prendre place au sein de cette affiche-programme offre un éclairage aussi singulier que décalé sur son exposition *Out of Spaces*. L'aventure littéraire dont il émane a accompagné Marie Lelouche tout au long du mûrissement et de la mise en place de son projet, durant les six mois de résidence qui l'ont précédé. Certains très courts extraits ont même intégré l'œuvre en réalité virtuelle *Unforeseen Spaces* présentée en Petite Galerie. Toujours en cours d'écriture, cette fiction littéraire innerve donc comme elle déborde l'exposition dont elle constitue à la fois une racine, un matériau et un dépassement. Tout en tissant une nouvelle dimension au sein du projet *Out of Spaces* – entre anticipations et prolongements, espèces, espaces et destins croisés –, ce nouveau type d'écriture – inédit dans la pratique de l'artiste – trouve ici une première forme d'expression sensible et attentive.

Visuels : Marie Lelouche, *Out of Spaces*, 2021 / Vues d'exposition / Verrière et Petite Galerie Les Tanneries – CAC, Amilly, 2021-2022 / Photographie : Aurélien Mole & Photogrammes : Marie Lelouche
Courtesy galerie Alberta Pane / © Marie Lelouche, ADAGP, Paris, 2022

[...]

La première page semblait claire. Merlin tourna la tête observant ses voisins afin de savoir où il se situait. La salle était calme et l'atmosphère lourde. Il voulait aller vite, avoir le temps de relire. Il se devait d'être parfaitement clair dans ses réponses. Pas d'ambiguïté, il lui fallait partir au plus tôt. De la cour, lui parvenaient les chants des pinsons dont la répétition le rassura immédiatement.

Elaïa appuya sur l'allume-cigare, puis ouvrit sa fenêtre à la recherche du chant d'un merle qui lui remettrait les idées en place. Elle essaya de se convaincre qu'il avait bien fait de prendre le QCM ; ce devait sûrement être un signe. Il n'avait rien choisi. Il fallait attendre. Le vent chaud poussa la fumée dans la voiture. Ses yeux pleuraient.

Les questions devenaient de plus en plus imprécises. À la lecture de chaque mot, Merlin paniquait à l'idée que la polysémie des questions l'empêchât de répondre clairement, d'être compris totalement. Il commença à s'agiter, tournant la tête à droite puis à gauche, sans que son regard ne cherchât finalement un quelconque point d'accroche. Il saisit brusquement son front, froissant au passage sa copie qui était maintenant repliée sous son coude. Il la dégagea tout aussi rapidement, essayant avec application de l'aplatir à nouveau sur la surface de la table. Il fallait retrouver cette surface parfaitement plane, sur laquelle le stylo ne rencontrerait pas d'embûches, grâce à laquelle ses lecteurs n'entreverraient que parfaite continuité. Les pinsons chanteraient à nouveau.

Jonas l'attendait sur la chaise de jardin. Elle le vit depuis la porte d'entrée. Elle traversa le salon mais, au moment de s'approcher de la baie vitrée, comme si les forces lui manquaient, elle s'écrasa sur la chaise de la cuisine. Le grincement du bois sur le béton ciré parvint à Jonas qui se retourna. Il referma la baie vitrée derrière lui et se dirigea vers la cafetière. Il rempli la bouilloire tout à côté et mit l'eau à chauffer pendant qu'il se servait un café. Puis, dans une autre tasse, il déposa un sachet de thé, y versa l'eau frémissante et vint s'asseoir à la table. Il porta son café à sa bouche. Ses lunettes embuées, il ne la percevait plus. Elaïa voulut le remercier du regard mais, ne recevant aucune réponse, elle baissa les yeux sur sa tasse, l'observant à distance. La seule chose qui parvint alors à la distraire, à occuper son esprit qui, depuis des mois, tournait autour d'un centre dont la gravité devenait insoutenable, était le cri du pic épeiche qui habitait depuis peu dans leur jardin. Comment était-il arrivé là ? Était-ce pour fuir un contexte inhospitalier ? Pouvait-elle trouver au Bureau des Faits des événements similaires, à savoir : l'arrivée d'un individu sans famille, sans attaches, sur un territoire inconnu ? Le cri du pic épeiche traversa encore une fois le jardin, découpant l'espace, ouvrant une brèche dans laquelle Elaïa chercha à s'engouffrer.

Philomène et Gontran savaient qu'il·elle·s n'allaient sûrement pas rester car cette zone était classée comme « zone en mouvement ». Cela faisait maintenant un an que le gouvernement avait prévenu les propriétaires. Au moment

Marie Lelouche, *Unforeseen Spaces*, 2021 (photogramme) / Pièce en réalité virtuelle augmentée

de leur récente arrivée, la semaine passée, ayant remarqué le peu de personnes encore installées dans le quartier et rencontré des nuages de fils colorés en chemin, il·elle·s avaient compris : il·elle·s seraient les prochain·e·s touché·e·s.

Ce serait la première question qu'il lui poserait et, cette fois-ci, Jonas ne demanderait pas son consentement à Elaïa. De toute manière, cela faisait des mois qu'il·elle·s ne se parlaient plus, ne se regardaient plus. Là, assis à la même table, il·elle·s tentaient d'être présent·e·s pour l'autre.

Leur voisine, une femme de soixante-quinze ans, était venue le jour même leur poser des questions. Elle semblait attentive à leur peine. Malgré son âge avancé, elle les prévint que, bientôt, elle partirait. Elle n'avait plus de famille. Elle avait quitté la sienne. Elle en avait fait le choix. Alors, Gontran retint ses larmes. À l'extérieur demeuraient le seul bruit d'une voiture au loin et la noirceur de cette ville qui s'était éteinte il y a déjà un mois. Gontran s'enquit du numéro de la vieille dame et lui demanda où elle allait. Elle n'avait pas pu trouver de logement de remplacement au nouveau centre, la demande était trop forte. Le pays avait beaucoup perdu en surface cette année. Les étourneaux et les tisserins se déplaçaient de plusieurs kilomètres chaque jour. Il·elle·s n'en avaient pas entendu chanter depuis l'attentat.

Merlin se repassait le questionnaire en boucle. À peine assis dans le métro, il fut pris d'un vertige ; de ces vertiges qui vous font en un instant ressentir un profond écroulement intérieur. La question « 15 ». Cette question « 15 ». Tout en fermant les yeux, il tira son téléphone portable de sa poche et entra dans le moteur de recherche : « jugement ». Rien. Pas de connexion. « Jugement » ! Nous sommes à trois stations du passage de la ligne en voie extérieure. La question numéro 15 : « Les connaissances sont-elles acquises par jugement, par héritage, par la communauté ? ». Plus qu'une dernière station... Le pouce prêt à valider la recherche dès qu'il entendrait les orites à longue queue.

Philomène s'était mise à siffler, imitant le chant au charme effacé des accentueurs mouchets. Gontran était là, mais porteur de la même souffrance. Il ne servait à rien de parler. Alors, elle s'approcha de la rambarde métallique du balcon et s'y accouda, continuant à siffler. L'odeur de verdure lui fit un moment oublier la douleur. Elle resta là, observant l'épaisseur sombre du ciel. Elle attendait le prochain orage. Peut-être lui porterait-il une lettre ?

Elaïa finit par saisir la tasse. Jonas avait fini son café. Elle le regarda. Il ne savait pas quoi lui dire. Son téléphone sonna au rythme étrangement électronique

d'un chant de merle. Il le tira de sa poche arrière et l'arrêta. « C'est la sonnerie pour Merlin. Tu sais, j'ai gardé cette manie de mettre des sonneries pour vos anniversaires. » Il posa le portable sur la table : « Eh bien voilà, il est majeur. » Elle ne pleura pas. Comme si elle avait commencé à se faire une raison. Il devait partir.

dont la source n'avait toujours pas été identifiée. Alors projeté.e.s dans l'envers d'un décor sans endroit, seul le cri d'un pinson pouvait leur signifier le passage du temps. Alors projeté.e.s dans l'envers d'un décor sans endroit, seul le chant du merle pouvait leur signifier de nouveaux territoires.

Marie Lelouche, *Unforeseen Spaces*, 2021 (photogramme) / Pièce en réalité virtuelle augmentée

Ce matin, en ouvrant les yeux, Gontran dut s'y reprendre à deux fois pour comprendre qu'il était réveillé. Le blanc de la couette était maintenant d'un orange amer et le visage naissant de Philomène dans les plis duvetoux semblait éclairé de la douce chaleur d'un soleil couchant. La lumière avait changé et, même si ces nouvelles couleurs qui habitaient l'espace, qui habillaient leurs corps, les séduisaient, elles ne signifiaient cependant que l'imprévisible avenir. À l'extérieur, flottant comme un rideau chahuté par le vent, les images étaient là. Les tisserins avaient commencé à en tirer les fils, les rendant progressivement vibrantes et les métamorphosant en paysages sans ancrages. On dit qu'ainsi les images leur deviennent tolérables.

« Jugement ». Terme employé par Kant dans sa *Critique de la raison pure*. Il n'avait pas échoué. Il fallait qu'il se calme. Il n'avait plus qu'à attendre maintenant.

Dès que Gontran eut ouvert la porte, le tissu s'engouffra en un sifflement soyeux. Il ne put résister à la tentation de s'y blottir comme pour y faire corps, dans une approche délicate, avec ce qui nous reste insaisissable. Leur arrivée, à Philomène et lui, faisait suite aux retentissements des sirènes qui avaient depuis des jours plongé la ville dans un véritable chaos temporel. Plus de chants, plus de cris, le temps s'était figé ; un attentat sonore

Ils l'attendaient dans le jardin observant un couple de mésanges et sa portée qui prenaient leur envol. Merlin les vit depuis l'entrée. Il traversa le salon mais, au moment de s'approcher de la baie vitrée, découvrit la tasse de thé encore pleine laissée à l'abandon, s'en saisit et s'assit. Jonas et Elaïa se retournèrent. Elaïa regarda Jonas et lança en ouvrant la baie vitrée : « Bonjour Merlin. Bel anniversaire mon cœur. Alors, as-tu pris le QCM ? ». Sa tête avancée vers l'intérieur et son corps demeurant à l'extérieur, en appui sur la fenêtre, le mettaient dans une position des plus étrange et inconfortable. Jonas, la contournant avec prudence, entra dans la cuisine, tira une chaise à son adresse puis s'assit sur la suivante. Alors qu'elle s'asseyait, les initiales « QCM » résonnaient encore en elle, laissant planer un doute. « - Oui, mais c'est une simple confirmation. Je veux les 100%. Pour moi, ce sera différent. - Et pour ton anniversaire ? - Je le fêterai quand j'aurai la réponse. J'y vais ! » Il se leva, remit sa chaise en place et laissa la tasse dans l'évier. Elle se leva, fit claquer son briquet et sortit sur la terrasse. Les mésanges avaient disparu. Le téléphone d'Elaïa sonna, la table vibra ; il lui rappelait que Merlin avait dix-huit ans.

[...]

Marie Lelouche, *Out of Spaces* #3 et #7, 2021 / Sculpture et sublimation sur tissu